

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

Soyons pratiques !

Les succès du Bloc des Gauches n'ont qu'une influence bien minime et bien illusoire sur la marche des événements sociaux. La partie du peuple qui s'est illusionnée sur la portée et les conséquences de son triomphe commence déjà à entrevoir que rien n'est changé. Elle le constatera bientôt plus crûment.

En réalité, nous sommes dans une période de réaction intense qui continue. Les cataclysmes sociaux comme la guerre n'ont jamais eu d'autres résultats que de faire retourner l'humanité en arrière.

La réaction qu'il nous subissons a de multiples causes. J'en indiquerai seulement quelques-unes.

Au point de vue économique, il y a tout d'abord le renforcement inouï de la puissance bourgeoise. Une sorte de sécession s'est opérée dans la bourgeoisie. Les inactifs, les oisifs, ont vu, surtout depuis la guerre, leur situation devenir plus mauvaise. Mais à côté, tous les chevaliers d'industrie ont su profiter des événements pour arrondir leur fortune, asseoir leur puissance. Les riches se sont enrichis davantage. En outre, un assez grand nombre de petits sont devenus, grâce au trouble économique, des capitalistes.

La fourmiente a permis à la bourgeoisie de s'insérer un sang nouveau ; les nouveaux riches, assouvis de gain, dénus de scrupules, sont une force de plus, qui n'est pas à dédaigner, car ils sont guère embarrassés par le choix des moyens pour exploiter le monde.

D'autre part, les bénéfices incalculables réalisés ces dernières années par la bourgeoisie, grosse et petite (car la petite aussi se développe, quoi qu'en pensent les marxistes), les fortunes échafaudées en quelques années, en quelques mois même, les gros industriels et financiers qui entassent millions sur millions, les petits bouilleurs, qui se retirent des affaires après trois ou quatre ans, les agriculteurs qui gagnent ce que personne ne connaît, tout cela apporte à l'immense caste des parasites une puissance matérielle formidable.

La vie chère — et qui ne peut que l'être de plus en plus — est une des conséquences inévitables de cette accumulation de capitaux qui, pour être fictifs, n'en pèsent pas moins sur l'économie sociale tout entière, car il faut extraire de la production et de la consommation les intérêts sans cesse grandissants de ces capitaux.

Grâce à cette puissance, la bourgeoisie peut se permettre — ce qu'elle fait — de capter l'opinion publique par la presse, d'acheter la puissance politique, de peser de tout le poids de sa fortune sur tout ce qui a une influence intellectuelle ou morale.

Joignons à cela l'esprit d'association qui se développe dans la petite et moyenne bourgeoisie agricole, industrielle et commerciale, et nous aurons une brève esquisse de la force de l'ennemi qu'il nous faut abattre, force qui n'a fait que grandir ces derniers temps.

La réaction a aussi des causes morales très importantes. Il y a d'abord cet esprit de nationalisme outrancier qui sévit sur le monde, que la guerre a porté à son maximum d'intensité.

Il y a aussi l'énorme effet moral produit par la lamentable expérience de la Révolution russe. A l'enthousiasme soulevé par la levée du peuple russe ont succédé le découragement, la nausée, quand la vérité, peu à peu, s'est laissée connaître, à savoir qu'on établissait là-bas un régime épouvantable, où le peuple ouvrier était encore plus sacrifié que dans maintes régions capitalistes. L'expérience bolcheviste a merveilleusement servi la cause de la réaction, en doublant l'esprit révolutionnaire dans le monde entier, par la frayeur qu'elle a semée sur les conséquences d'une révolution.

Les trahisons, les reniements, les actes dégoûtants des politiciens socialistes et autres qui, une fois au pouvoir, et en n'importe quel pays, se sont révélés ennemis du peuple, autant que les bourgeois, ont également semé la méfiance, le trouble, l'impuissance parmi l'élément ouvrier à demi conscient, qui s'était fait des illusions et se réfugie aujourd'hui dans l'inaction.

Je pourrais continuer cet exposé. Il suffit, à mon avis, pour démontrer que nous ne devons pas envisager à la légère l'esprit de réaction qui souffle sur le monde, ni sa puissance.

Certes, de l'excès du mal, des abus que ne peuvent manquer de commettre ceux qui se croient actuellement tout permis, sortira, un jour ou l'autre, un choc en retour.

Mais, gare aux mouvements purement impulsifs !

L'expérience de l'après-guerre a prouvé que les méthodes de force et de violence ont fini leur temps. Les plus belles des nationalistes, les plus féroces des patriotes, les bouffeurs de boches, commencent à s'apercevoir qu'ils auraient bien pu faire fausse route, qu'on peut écraser complètement son adversaire, mais être dans l'impossibilité de tirer profit de cette victoire.

L'expérience bolcheviste nous prouve également qu'il ne suffit pas de culbuter un régime, d'établir à sa place une organisation basée sur la violence et la contrainte ; elle nous démontre qu'on n'impose pas un nouveau système social par la force, que l'ancien régime revient vite au galop si la nouvelle société n'a pas établi ses fondations solides sur la volonté des hommes.

Ces deux expériences ont mis à jour une vérité : on peut démolir, on peut se défendre par la violence, mais on ne peut rien organiser. Si, au contraire, la violence est systématisée, si elle domine la moralité commune, c'est un retour très rapide à la réaction.

Soyons donc pratiques dans notre propagande. Enseignons qu'un homme ne doit pas se laisser molester, qu'il doit savoir défendre sa liberté et son bien-être. Mais enseignons aussi que la société libre que nous rêvons d'instaurer ne pourra être le produit de la contrainte ni de la violence, qu'elle devra s'appuyer sur la plus grande liberté et la plus grande solidarité.

Mais, en outre, que cela ne reste pas une formule métaphysique : essayons de trouver des solutions pratiques à tous les problèmes sociaux — ils sont multiples. Et dans la mesure de nos moyens, tentons de mettre en application le plus possible de notre conception.

Songeons que le peuple est désillusionné des grandes tirades révolutionnaires, et qu'il lui faut quelque chose de positif pour l'ébranler.

Songeons aussi que la bourgeoisie est plus forte qu'elle ne l'a jamais été, et que nous n'avons pas trop de toute l'organisation de nos efforts pour ne pas être écrasés par elle.

L'avenir appartient aux hommes positifs.

G. BASTIEN.

L'âge de la brute

Le 5.436 opère

Boulevard Soult, entre les portes de Saint-Mandé et Montpoivre des ouvriers peureux travaillaient à la réfection du boulevard.

Soudain l'agent 5.436 passa sur la chaussée. Sans qu'un seul mot lui fut adressé, il interpella un des ouvriers, nommé Masure. Il l'accusa de l'avoir insulté et le frappa violemment. Un autre ouvrier, Mercier, voulut s'interposer. Un coup de pied dans les bas-ventres fit reculer des terrassiers, qui travaillaient près de lui, émus de cette brutalité protestante. Le 5.436 sortit alors pour se revoler et menaça les terrassiers. Puis il fit venir Mesure au poste. Celui-ci n'en sortit qu'après 24 heures d'attente.

Un rapport a été fait contre lui par la brûle qu'il n'avait pourtant pas provoquée.

L'affaire ne doit pas en rester-là. Nous voulons savoir si les flics sont payés pour assommer les travailleurs.

Les camarades témoins de ces brutalités sont venus nous trouver, écourvés qu'ils étaient par le lâche attentat. Nous leur promettons de faire toute la lumière sur cette affaire.

Le Bureau du S.U.E.

Autres exploits de flicaille

Samedi dernier, toute une famille et une bande joyeuse d'enfants s'amusaient dans un terrain vague de la rue Edouard-Pailleron. Survint un individu qui se prétendait le gardien de ce terrain et somma violement les braves gens qui prenaient la leurs ébats de s'en aller. Ceux-ci répondirent qu'ils avaient parfaitement le droit de rester à cet endroit. Ce que voyant, le gardien, fou de colère, se mit à les injurier et les frapper. Ceux-ci se défendirent et le gardien reçut une bonne gifle d'une brave femme.

Or, voici où l'affaire se corse. C'est que lundi soir les personnes qui subirent l'agression sauvage de ce garde-chiourme furent arrêtées sur mandat d'arrêt à leur domicile. Un témoin, Paul Mayaud qui avait assisté à la scène étant venu déposer au commissariat, se vit rabrouer et menacer par les policiers présents, qui cherchèrent même à l'assommer. Est-ce que par hasard, sous le Bloc des gauches, il serait permis d'emprisonner les honnêtes gens et d'empêcher par des menaces policières, les témoins de parler ?

GROUPEMENT DE DEFENSE DES REVOLUTIONNAIRES EMPRISONNÉS EN RUSSIE

Pour sauver Roubintchik

L'Union des Syndicats ouvriers confédérés de la Seine a envoyé au gouvernement russe le radio suivant :

Apprenons sort doulouse du syndicaliste Roubintchik, demandons au nom de la justice et de l'humanité son élargissement.

A Berlin, c'est l'Association Internationale des Travailleurs qui a élevé sa protestation quand il ne suffit pas de culbuter un régime, d'établir à sa place une organisation basée sur la violence et la contrainte ; elle nous démontre qu'on n'impose pas un nouveau système social par la force, que l'ancien régime revient vite au galop si la nouvelle société n'a pas établi ses fondations solides sur la volonté des hommes.

A. I. T. proteste contre détention camarade Mayr Roubintchik, exige libération ou autorisation émigrer.

Secrétariat A. I. T. : Rocker, Souchy.

LE FAIT DU JOUR

Eternelles brutes!

Elles sont de tous les gouvernements, les brutes gardiennes de l'« Ordre ».

Quels que soient les principes dont se réclament leurs maîtres, elles se complaisent dans leur immuable fonction : cogner. Les électeurs ont pu, par leur vote, pousser au pouvoir des hommes de progrès civique, fervents gardiens des Droits de l'Homme et du Citoyen. Les prolétaires ont eu la naïveté par une Révolution de payer de leur sang le luxe d'avoir des commissaires du peuple au lieu de ministres. Dans tous les cas, après le triomphe électoral comme après la victoire « révolutionnaire », les flics sont toujours là, toujours les mêmes, — ou peu s'en faut.

Hier, les agents de M. Herriot se sont particulièrement distingués. Assommade de travailleurs du Bâtiment sur leur propre chantier ; passage à tabac du témoin d'une de leurs infamies. Ah ! sous le Bloc des Gauches, ce n'est pas seulement les jours de manifestation que les brutes opèrent : elles s'exercent quotidiennement, en douce ; elles se font la main et les pieds et s'exercent au revolver sur la peau des ouvriers pendant qu'ils triment.

Et si ces chiens menacent la vie, compagnon de la Bâtisse, s'ils te sautent dessus, écumeants de rage, paisible passant, ne t'apaise pas d'user de ta légitime défense, ne tire pas dans ce tas de Brutalité déchaînée..., tu seras envoyé en cour d'assises et condamné impitoyablement, comme le fut notre cher Mario Castagna.

...A moins que vous ne nous unissiez, toutes les victimes de l'Autorité et de ses serviteurs, pour opposer votre violence prolétarienne à la force publique des gouvernements.

Celui-là a été vite amnistié

Le Ministère de la guerre communique la note suivante :

« Le général Nollet, ministre de la Guerre, va déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi réintégrant dans les cadres sans limite d'âge le général Sarrail.

Le Gouvernement entend accomplir ainsi un acte de justice.

« Le général Sarrail a, en effet, rendu ses services éminents au pays comme commandant en chef des armées alliées à Salonique. Il est le seul des officiers généraux, ayant commandé en chef devant l'ennemi atteints par la limite d'âge, qui n'a pas bénéficié des dispositions de la loi. »

Pourquoi ne pas dire carrément que le Bloc des Gauches case ses créatures.

BOURRIQUES ET FLICS...



... Au service de tous les gouvernements.

ABONNEMENTS

FRANCE	STRASBOURG
Un an.... 80 fr.	Trois mois.... 28 fr.
Six mois.... 40 fr.	Six mois.... 56 fr.
Trois mois.... 20 fr.	Un an.... 142 fr.

Chèque postal Lentente 655-02

Les anarchistes veulent instaurer un utilitaire social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La grève des boulangers

Avant-hier la Commission d'évaluation du pain avait accordé aux patrons de boulangeries et d'après le barème, un taux de prime de cuisson de 34 francs par quintal soit une augmentation de 5 fr. 50 par prime.

On aurait pu croire qu'après cela les patrons accepteraient généralement l'augmentation minimale de 0 fr. 85 qui leur était demandée par les ouvriers. Il n'en est rien.

Les patrons, qui ne sont pas encore contents, veulent faire porter la prime de cuision à 38 francs. Ils n'ont pas fait la grève, mais ils veulent être des premiers à en retirer bénéfice. Ils penseront ensuite aux ouvriers boulangers. Ils proposent bien à ceux-ci une augmentation partielle. Mais cette augmentation ne suffit pas aux ouvriers. Le prix de la vie se contente-t-il d'augmenter un peu ? La viande et les haricots sont-ils à bon marché ? Pourquoi les ouvriers boulangers dont la vie près des fours et dans la poussière de farine est terriblement anémiant seraient-ils obligés de travailler seulement pour enrichir la bourse des boulangers cossus. Il est temps de se souvenir, pour le bon motif des salaires, de la très vieille chanson :

« La boulangère a des écus qui ne lui coûtent guerre. »

Les ouvriers ont tenu hier après-midi leur meeting à la Bourse du travail. Bousquet, Boivin, Guinot et d'autres orateurs expliquent la situation et protestent contre les journaux bourgeois qui tendent à faire croire que l'augmentation des salaires est cause d'une éventuelle augmentation du pain.

Aujourd'hui, réunion de tous les grévistes à 15 heures, à la Bourse.

La grève des boulangers de la région parisienne a été un signal pour toute la France. Dans beaucoup de grandes villes, à Marseille, à Lyon, des efforts ont été faits et certains endroits, des résultats ont été obtenus.

Le syndicat des ouvriers boulangers de Lille et de la région a adressé au ministre du Travail, une protestation véhément contre l'abrogation de la loi du 28 mars 1919 et la réglementation actuelle du travail de la boulangerie.

Les patrons veulent leurs 38 francs alors qu'il a été démontré qu'avec les 34 accordés, ils peuvent donner satisfaction à leurs ouvriers.

La hausse du prix du pain ne peut provenir que de la hausse des farines et non de l'insignifiante augmentation des salaires.

Dans le Morvan

J'arrive de voyage. Je viens de passer quelques jours dans le bas-Morvan, dans ces belles plaines du Bazoir qui renferment tant de richesses.

Quel ravissant paysage pour celui qui cherche à vivre quelques heures d'extase et de calme loin des hommes, loin de leurs passions, de leurs ambitions et de leurs luttes fratricides !

Parlout où le regard se porte, ce ne sont que prairies verdoyantes, champs à la robe d'émeraude, forêts immenses et hautes étendant leur sombre manteau sur une nature domptée et animée par le labour des hommes.

Est-ce le sentiment de pouvoir goûter un peu de repos, d'oublier pour un moment la puanteur, l'atmosphère fougueuse et haineuse des cités du métal ?

Où bien est-ce le charme du pays natal, le vivant souvenir des jours lointains de notre jeune et naïve enfance vécue dans la paisible féérie des années laborieuses d'avant-guerre ?

Je ne sais. Toujours est-il que j'ai éprouvé une joie profonde à revivre le passé durant ces quelques jours de paix et d'ivresse.

Quels horizons se découvrent à la pensée lorsque seulement en face de l'immensité déserte, on reprend à rêver à ce que fut hier, à songer aux illusions mortes maintenant, qui jadis ont bercé notre adolescence !

Oh ! qui nous dira jamais la sauvage volonté qui embrasse le cœur, quand celui-ci est trempé par l'angoisse, et aussi la douleur enveloppante des nuits ?

Cela peut-être naïf, sentimental, bête même ; mais j'aime songer, rêver, communier,

tion capitaliste, partout on se heurte à ces deux catégories sociales qui symbolisent bien l'odieux système économique : vendreurs et acheteurs de travail.

Il y avait longtemps que je n'étais point revenu sur cette place où j'avais, moi aussi, tant de fois vendu ma chair et mon travail, où je m'étais fait esclave durant tant d'années en échange de quelque argent. Depuis 1914, j'avais déserté le vieux champ de foire, miel témoin de ma misérable jeunesse, misérable comme celle de tant d'autres, comme celle des parias de la terre.

Et je me suis alors rappelé hier, je me suis rappelé le passé. Je me suis revu à l'âge de douze ans où il faut gagner sa vie, et avec les quelques sous péniblement ramassés, soutenir aussi l'existence chancelante des vieux, des vieux que le labour de la terre a courbés, cette terre qu'ils ont fêcondée avec leur sang, leur sueur et leurs peines, et dont par une amère ironie ils ne peuvent partager les fruits lorsqu'ils sont vieux et usés — parce que la terre ne leur appartient point.

Quelle malédiction pèse donc sur les enfants d'Abel pour que ce soient toujours les Cains qui dominent, et frustrent le pauvre de son travail !

Oui, je me suis remémoré le passé. J'ai revécu ma vie d'autrefois ou en baillons, sous un soleil de feu où sous la bise glaciaire d'hiver, pendant seize à dix-sept heures par jour, sans trêve et sans repos, il me fallait fournir un labour extenuant.

L'existence était rude et les maîtres étaient durs à cette époque-là. La nourriture était grossière aussi ; seul, le verre de vin du dimanche égayait la monotone des autres jours.

Pour couchette, la paille de l'étable : où dans des fermes plus privilégiées, le lit de fortune installé dans l'écurie. On se dédommageait par des chansons ou des contes, des légendes presques millénaires racontées le soir au coin du feu par les vieux. On suppléait à la nourriture en gobant des œufs ou en tétant tout comme de jeunes veaux les vaches à l'étable ou dans la prairie.

Quels souvenirs que d'évoquer, de remuer tout ça !

Mais même dans l'infortune et le malheur, nous trouvions-nous pas un certain plaisir ? Où ne savait rien, on ignorait tout, on ne pensait pas. N'étions-nous pas plus heureux qu'aujourd'hui que nous savons, et que le néant de la vie nous épouvante ?

En parcourant la grand-place de Châtillon mardi dernier, je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose de changé, que le passé disparaissait de plus en plus devant l'invasion des temps présents. 1914... 1924... dix années seulement ; et pourtant, toute une révolution s'est accompagnée pour les travailleurs de la terre.

Avant la guerre, l'abondance de la main-d'œuvre influant sur les salaires, l'existence de l'ouvrier agricole était très précaire et incertaine aussi. Le travail manquait souvent, et celui-ci était dans une gène forte voisine de la misère.

Aujourd'hui, la situation s'est transformée. Il y a eu la guerre qui d'abord a fauché impitoyablement dans les rangs des producteurs du sol ; ensuite, l'exode vers les villes qui a sensiblement éclairci la main-d'œuvre des campagnes.

Loin de moi l'idée d'opposer la campagne à la ville, et de montrer que le paysan est responsable de la cherté de la vie. Il n'y a que les journalistes de la bourgeoisie pour affirmer de semblables stupidités. Non ! Mais je dois bien reconnaître la réalité du fait qui s'est produit dans le Nivernais : que le salaire du travailleur agricole a plus que sextuplé sur le salaire d'avant-guerre. J'en ai dit les raisons principales déjà : raréfaction de la main-d'œuvre régionale par suite de la guerre et de l'exode de la jeunesse. C'est une des lois fatales de l'économie capitaliste, que plus un produit de valeur rare, plus il acquiert de valeur. Donc inutile de s'étendre davantage sur ce sujet, d'autant plus que le capitalisme agricole, le jour où il sera disposé à le faire, saura bien employer les mêmes moyens que le capitalisme industriel pour résoudre la crise de main-d'œuvre.

Certes, ce n'est pas dans cet article que je déduirai d'un pareil état de choses les enseignements qui s'imposent pour nous, ainsi que les considérations sociologiques que nous devons en tirer. Très prochainement, je me propose de le faire pour démontrer que cette urbanisation des campagnes est un facteur révolutionnaire de premier ordre, et précisément pour le capitalisme et la civilisation bourgeoise les jours de déchéance et d'affondrement.

En examinant notre époque à la lueur des événements et des faits sociaux qui ont marqué le déclin du monde romain, nous pourrons nous apercevoir que la période actuelle caractérise bien les violents bouleversements qui s'annoncent déjà de toutes parts. Hâtons-nous donc de comprendre le sens tragique des jours qui viennent pour pouvoir faire face aux forces de fatalité qui peut-être, nous dépasseront demain dans leurs déchaînements !

Le soir, avant de regagner mon village, alors que la fête battait son plein, et que la jeunesse des environs s'amusaient joyeusement, je me suis attablé avec les vieux compagnons de l'âge de mon enfance, dans une petite auberge tenue par un vétéran d'avant-garde désabusé maintenant par la stérilité des luttes politiques. Je suis toujours ému lorsque je discute avec lui, car je ne puis oublier qu'il fut un de ceux qui m'initieront jadis aux doctrines socialistes et communistes. Il s'est montré heureux des progrès réalisés par son siècle, et quand je lui eus démontré mon évolution intellectuelle, évolution basée sur des certitudes sociales et sur la dure expérience de la vie qui s'apprend tous les jours, il m'avoua que la théorie syndicaliste libertaire était la seule logique et la seule positive, et que s'il n'était point trop vieux, il agirait de même que moi.

Il y avait là de vieux bûcherons, ces fils des grands bois, aux figures hâlées par le soleil et les intempéries, tous socialistes ou communistes, ou syndicalistes. Ils furent charmés de me revoir ; je ne l'étais pas moins, d'autant plus que la tolérance est une de leurs plus belles qualités. Ils ne peuvent comprendre le sectarisme et le fanatisme d'ici. Accablé de questions, je dus répondre à tous et à toutes ; pendant six heures, de neuf heures du soir à trois heures du matin, il me fallut montrer l'âme qui nous sépare des politiciens, pourquoi nous combattions les communistes, pour quelles raisons nous dressions notre critique

PARMI LES LIVRES

Bien des bouquins traînent sur ma table : des noms prometteurs, des titres attrayants. Quelques œuvres des « as » de la littérature, plus ou moins habiles ; des pages plus ou moins humaines, malgré la « littérature » qui les pourrit. Parmi eux aussi, quelques rudes bouquins, peu connus, trop peu. Et dont je vous entretiendrai aux prochains numéros.

Mais aujourd'hui, seule, cette couverture rouge m'attire. Voici plusieurs jours que je la traîne avec moi, partout, au travail à table d'hôte dans le train, chez les amis. Partout, je montre ce livre, j'en lis des passages, je cherche à y intéresser le plus de monde possible. Peine perdue, je plus souvent.

Comme pour l'ammnistie, hélas ! Qui donc élève la voix, pour les insoumis, ces héros sans tache ? Qui parle encore des bagards depuis qu'enquête d'A. Londres est terminée ? On a nommé une commission : ça ne suffit pas !...

Oui, qui parle encore des bagards, innocents ou coupables ? Qui ose s'intéresser à ces réprobés ?

Voilà pourquoi ce livre aujourd'hui soulever hors du tas ce gros livre sans présentation, écrit par un survivant des bagards de Marianne. Un gros bouquin de 360 pages, sous une couverture rouge brûlée :

Comment *ai subi quinze ans de bagne*, par Antoine Mesclou (chez l'auteur, 79, rue de Gergovie, Paris 11^e).

Hors du tas de littérature, veux-je te rappeler. Et aussi hors de la littérature. Car des professionnels vous diront que ses défauts sont certains et nombreux. Certes, je n'y compris pas. Moi-même, j'y ai remarqué qu'en passage mainte phrase lourde, embrouillée, mainte faute de grammaire pure. Et puis après ! Et que m'importe à moi ! Il aurait fallu, direz-vous, que l'auteur de ces mémoires soumette son manuscrit à quelque « huile » du monde littéraire, pour le raboter un peu, en lever les aspirées trop rudes, en polir les faces ? Je ne suis pas du tout sûr de ce résultat. Un ouvrage impeccable, d'une écriture sans reproche, mais fade, mais ennuyeuse, aurait gardé la puissance d'évolution, la simple bonhomie, si prenante, le pathétique qui n'est ni douloureaux, de ces pages primitives. Je suis persuadé que non. Et pour ma part, je lorgne fort A. Mesclou de nous avoir livré tel quel ce passionnant bouquin.

« Je me revois, dit-il quelque part, les longues heures de la nuit, écrire avec mes propres moyens primaires, mais avec tout mon cœur d'homme sensible et épais de justice, mes impressions du jour, fixer mes espoirs en un avenir moins douloureux. »

Le fait est que ces notes prises au jour le jour ont une singulière puissance d'évolution. Et quelle foi, quelle ténacité, quel vivace et insurmontable espoir devait posséder cet homme, condamné injustement à six ans de travaux forcés par un tribunal, hâlé à semblable à tous les tribunaux.

« Une sorte de saint laïque, a-t-on dit de lui, éprix de justice, comme on adore un Dieu. » La définition me semble fort juste. Et même, si on n'est pas toujours complètement d'accord avec un tel honnête homme, il reste qu'il mérite notre cordiale sympathie. Même quand il paraît le plus s'en éloigner. Ainsi raconte-t-il qu'il fut caporal dans l'infanterie de marine. Mais cet étrange caporal bouleversant toutes les traditions, populaires aussi bien que militaires, ne prétend-il pas être servi le dernier, après tous les hommes de son escouade ? Je vous le dis ; un type qui sait capable de rendre les casernes habile !

(Relisant ce passage, je retrouve celui où l'auteur s'excuse par avance des défauts littéraires de son bouquin. Et je ne puis mieux faire que de le citer aussi pour clore le bec à nos littérateurs, amoureux transis des belles phrases et des putains à héritage. Ecoutez donc ces lignes frustes, j'allie du cœur d'un homme : « C'est sans aucune préoccupation littéraire que j'écris. Le primaire que je suis n'y étant nullement préparé n'y prend point et l'homme pratique, l'ouvrier que je suis également aurait préféré employer son temps à édifier de ses mains et de ses deniers une maison pour ceux qui n'en ont pas, s'il en avait eu les moyens. »)

Mais je ne veux pas plus longtemps affaiblir de mes commentaires ce rude et franc bouquin. Voici, parmi les histoires de bagne, une page qui sera mieux comprise que toutes les analyses :

« C'est Maintenant, jeune paysan de dix-neuf ans, condamné à quinze ans pour avoir tué un garde-chasse. Du même convoi que le mien, nous étions dans le même bagne, sur la Loire. Là, déjà, je voulus connaître son histoire. Avec son accent drôlatique, Maintenant, était évidemment d'esprit borné, était

impitoyable envers les dirigeants de la révolution russe.

En somme ce fut une belle soirée, ou plutôt une belle nuit de propagande ; et lorsque je fus sur le point de partir, ces rudes enfants des forêts du Morvan me firent promettre de revenir organiser des conférences dans la région.

Les travailleurs de la campagne ne sont pas rebelles à nos idées, et ils les comprennent clairement. Seulement, il y a beaucoup à faire, car jusqu'à ce jour, ils n'ont pu être touchés que par les politiciens.

Les anarchistes se doivent, pour ne point faillir à leur mission qui est d'éclairer le plus grand nombre possible de cerveaux, d'étudier les moyens qui leur permettront de pénétrer le prolétariat du sol.

Mais pour que la semence devienne féconde, pour que la récolte soit abondante, il faut que les propagandistes anarchistes connaissent à fond l'âme des travailleurs de la région qu'ils sont appelés à parcourir.

C'est là, la seule tâche sérieuse qui puisse nous permettre de faire du bon travail.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, on n'a guère tenu compte de ce facteur primordial. Espérons, qu'à l'avenir, nous saurons nous en emparer !

J. BAILLOT.

AUX HASARDS DU CHEMIN

La Vie des Lettres

Un livre sur Lénine

L'acquéreur fait par la presse au Lénine de M. Isaac Don Lévine, est assez caractéristique. Les critiques de droite, estimant que la figure du dictateur russe y était analysée avec trop de sympathie, ont gardé un silence prudent. Les journaux communistes, d'autre part, trouvant que dans ce livre étaient faites trop de restrictions sur leur idéale, ne lui ont pas fait la moindre publication.

Et pourtant, le livre de M. Isaac Don Lévine — outre qu'il semble impartial — est aussi passionnant qu'un roman.

L'auteur sait confier. Et qui ne s'intéresse pas au récit de la vie étrangement forte des révolutionnaires russes d'avant la révolution, qui promenaient par le monde leur indestructible confiance en des jours meilleurs ? M. Isaac Don Lévine montre le rôle de Lénine parmi eux-là. Il montre la volonté d'acier de ce petit homme trapu, insignifiant d'allure, qui supportait avec une indifférence exemplaire le dénuement des émigrés.

Mais si M. Don Lévine sait faire ressortir les qualités de Lénine, sa volonté, sa puissance de travail, son désintéressement, etc., il n'est pas aveugle. Le faible de Lénine — ou sa force peut-être — était assez exactement défini par Minsky : « On pouvait dire que Lénine vivait hors de sa personnalité propre. Et c'est pourquoi il n'eut jamais d'amis intimes. C'était un dévot tout entier consacré à son culte, un ermite plongé dans ses vœux. Il ne rencontrait d'autres personnes, il ne les quittait que pour des raisons de parti. Les hommes et les circonstances ne lui étaient rien que des moyens pour parvenir à ses fins. »

Minsky également connaît le portrait de Lénine : « Celui qui pour la première fois rencontrait cet être déguingandé, pauvrement vêtu, aux épaules déjà courbées, à la tête chauve, avec son masque mongol impénétrable et ses mouvements lents, l'aurait pris pour un petit rond-de-cuir et n'aurait jamais imaginé qu'il se trouvait en face d'un des plus audacieux, les plus adroits et les plus opiniâtres de notre temps. Ce n'était qu'après avoir scruté les yeux étruits au regard si aigu et l'inoubliable sourire, qu'on pouvait deviner l'extraordinaire puissance de volonté dissimulée sous les traits assez ordinaires de ce visage. »

Fou ! dit Minsky. Non, autre chose. Nous y reviendrons plus bas.

Lénine était simple. Un écrivain allemand, Arthur Holtscher, étant allé voir le petit cordonnier chez qui logeait Lénine quand il était en Suisse, s'entendit répondre : « Le camarade Lénine vit très simplement. Ni lui, ni sa femme, ne se souciaient de beaux habits ou de bonne chère. Ils ne payaient en tout vingt-huit francs par mois. Durant l'hiver je lui confectionnai une paire de lourdes bottes de paysan qui renforçaient de gros clous. » Camarade Lénine, lui a-t-il dit, dans ces bottes-là vous aurez l'air d'un garde champêtre », ce qui ne l'empêcha pas de les porter tout l'hiver.

Voulant définir la puissance de travail de Lénine, un chef menchoviste, Abramovitch, écrivait : « Lénine est une véritable machine, qui semble avoir été construite spécialement en vue de préparer les révolutions. »

Tout cela, en somme, ne peut guère qu'arrêter à faire l'éloge de Lénine. Mais M. Isaac Don Lévine n'hésite pas à faire des restrictions nécessaires, et il écrit : « La divinité devant laquelle Lénine s'incline, c'est la classe ouvrière. C'est au nom de cette divinité qu'il règne et qu'il peine. Toutefois, et simultanément avec son adoration profonde pour cette déité abstraite, on peut voir qu'il ne se fait aucune illusion sur la nature véritable de la populace et même des classes travailleuses. A ce point de vue, il est probablement apparenté aux despotes du passé, qui prétendaient que sans une protection paternelle, sans l'imposition d'une force, on ne peut aider l'humanité. D'après Lénine, l'homme est trop stupide pour s'aimer lui-même. De là sa méfiance, parfaitement sincère, et son mépris pour la démocratie et la liberté. On a pu dire que si pour un moment il était absolument franc, il exposerait son credo intime en ces termes : »

« La meilleure forme de gouvernement est, pour l'humanité, le despotisme illimité, un despotisme qui s'exercera non en faveur des gouvernements et des oppresseurs, mais en faveur des opprimés. »

Et M. Isaac Don Lévine a raison sur ce point.

Et il a encore raison quand il écrit, plus loin : « Lénine a pour la loi — bien entendu pour la loi soviétique, mais enfin pour la loi — le respect d'un conservateur, et à son sens, une loi, fut-elle bonne ou mauvaise, il faut y obéir... Il aime à trancher les questions sur la base des règlements. C'est ainsi qu'en l'entendant dire : « En ce cas, affaire, il y a une résolution du parti établissant... » ou bien : « il y a un décret du parti, daté de... demandant... » ou encore « le quatrième congrès a passé une résolution pour la loi que... » Et quand il a cité l : diverses résolutions, les multiples décrets du gouvernement soviétique, il sent qu'il n'est pas nécessaire de chercher d'autres arguments, les lois devant être obéies sans discussion. »

Et si on fait abstraction de certaines critiques, remarques et objections bourgeois, le livre de M. Isaac Don Lévine est véritablement l'œuvre le plus intéressant qu'il nous ait été permis de lire sur le caractère et l'action du fameux chef bolcheviste.

PETITES NOUVELLES :

— Le tome premier de l'« Almanach des Lettres françaises et étrangères », dont j'ai déjà parlé ici et que dirige M. Léon Treich, paraîtra très exactement le 4 juillet chez l'éditeur Crès.

Nos Echos

Rigolons un peu.

Nos communistes sont impayables et les journalistes du grand organe des masses sont de joyeux drilles. Ils aiment même parfois se payer la tête de leurs oracles. Témoins le citoyen Delhay qui dans l'« Humanité » d'hier, projette cet obus mirabolant sur la tête de ses innombrables lecteurs :

« L'orateur communiste, tourné vers la gauche, semblait percer les consciences des socialistes. »

On croirait entendre un Barrès s'écriant : « Nos canons, tournés vers l'ennemi, font des vides profonds parmi leurs rangs. »

Non ! vraiment, assimiler Théophile Machin à un obus qui envoie des percussions au milieu de la gent crocodile et socialiste, il faut avoir l'esprit obtusifié par les va-peurs montmaffroises ou crétinisé par le credo de l'orthodoxie cachinnesque.

Il nous faudrait un François Villon pour tourner en dérision les gens du 14 et nous faire rigoler un brin. Ils en feront tant qu'ils disparaîtront un beau jour dans une crise de rigolade générale.

Si le citoyen Delhay semble mériter une bonne douche, c'est lorsqu'il nous dit au sujet de Cachin « qu'il réalisait la formule qu'un poète a donnée du sublime, la mesure dans la force ». Cela passerait encore pour un Jaurès qui fut un véritable orateur, digne des grands orateurs de l'antiquité, mais pour un charlatan, un fanfache, un démagogue comme Marcel, cela dépasse notre pauvre intelligence petite bourgeoisie.

Allons, Delhay, serais-tu devenu par hasard le petit nègre de la boîte, qui doit lécher les boîtes de son maître afin de pouvoir vivre pour que tu nous pondes de toutes tes dneries ?

◎◎◎

Des formules périmées.

Compère-Morel veut bien se donner la peine de nous apprendre dans l'*Œuvre* que la « violence théorisée » est une formule périmée et synonyme de « barbarie ». Nous voulons bien lui faire remarquer ainsi qu'à ses amis civilisés qu'il y a en effet quelque chose de périmé ; et que ce quelque chose est la salade radical-socialiste, ce fantasque latras de stupidités qui nous enseigne que les moutons peuvent parfaitement patiner au milieu des loups, à la seule condition de se choisir de bons bergers S.F.I.O. et de bons bouledogues, genre Herriot et Painlev

ATRVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

LE RAPPORT DES EXPERTS

Berlin, 1er juillet. — Devant la Commission du Landtag bavarois, le ministre du Commerce, von Meinel, déclara que les experts ont comparé à tort l'économie allemande de 1914 avec celle de 1923. Ce ne sont pas les deux choses comparables, car il y a eu la guerre dans l'intervalle. Entre deux maux, l'Allemagne choisira le moindre. Elle fera de tirer le maximum de profit du rapport des experts. L'orateur a ajouté que le vice-président de la Reichsbank, Gleisenapp, avait déclaré qu'on ne pourrait pas répéter l'expérience du Renten-Mark sans risquer de provoquer les mêmes résultats désastreux qu'avec une nouvelle inflation.

LA PROLONGATION DES ACCORDS AVEC LA M. I. C. U. M.

Berlin, 1er juillet. — Aux termes des pourparlers qui se sont prolongés hier soir jusqu'à 11 heures et demie du soir, les représentants de la M.I.C.U.M. et de la Commission d'étude ont abouti à un accord. Les contrats seront prolongés à partir du 1er juillet jusqu'à l'entrée en vigueur du plan des experts ; en revanche, le charbon a été réduit de 75 pour cent et les taxes d'importation et d'exportation diminuées de moitié. Les taxes sur les produits secondaires ont été abaissées à un pour cent et les quantités à livrer à 10 pour cent pour le benzol, à 6 pour cent pour la poudre et pour les autres produits, à 8 pour cent.

La Commission des Six a déclaré expressément avant de signer l'accord que la prolongation des contrats pour le mois d'août dépendra de la situation financière. Elle négociera prochainement avec le cabinet du Reich et elle s'est réservé le droit de dénoncer les contrats avant le 31 juillet au cas où les pourparlers avec le cabinet du Reich ne permettraient pas de trouver un moyen de financer l'opération.

ITALIE

AUTOUR DE L'ASSASSINAT DE MATTEOTTI

Rome, 1er juillet. — Suivant une information de la « Stampa », le sénateur Bergamini, ancien directeur du « Giornale d'Italia », qui fut dernièrement victime d'une agression dont les auteurs ne purent être découverts, vient de faire une déposition intéressante. Le sénateur, examinant, en effet, les photographies des assassins de Matteotti, aurait reconnu dans les traits de Dumini l'un de ses agresseurs. Une confrontation aura lieu sous peu.

ATRVERS LE PAYS

UNE FILLETTE EST BROYEE PAR UN ARBRE DE TRANSMISSION

Senlis, 1er juillet. — A Nogent-sur-Oise, à quelques kilomètres de Senlis, la petite Juliana Van Drogenbroek, 3 ans, s'amusa sur un tas de sable, dans une briqueterie. Quand sa mère revint, peu après, elle épercut les effets de l'enfant enroulés autour de l'arbre de transmission d'une presse mécanique marchant à 60 tours à la minute. La malheureuse chercha son enfant et la découvrit sous l'arbre de transmission, complètement nue, le dos déchiré.

Transporée chez ses parents, la fillette, qui respirait encore, succomba quelques instants après à une hémorragie interne causée par l'écrasement du thorax.

UN ENFANT NOYE

Vesoul, 1er juillet. — Le jeune Julien Gerphagnon, de Vitrey, qui allait prendre un bain dans la Mance, glissa dans la rivière et fut noyé.

JN BRELAN D'ACCIDENTS

Perpignan, 1er juillet. — Jean Laurenso, âgé de 21 ans, qui regardait une course cycliste, fut tamponné par un coureur et grièvement blessé.

M. Vincent Ribes, âgé de 70 ans, est tombé sous une camionnette et fut grièvement blessé.

Une voiture automobile postale, conduite par M. Thoren, est entrée en collision avec un camion. Les dégâts sont importants. Les deux conducteurs sont légèrement blessés.

A la « Famille Nouvelle »

Le personnel en grève continue son action. Avant-hier, il s'est rendu devant le restaurant de la rue de Crimée, où il a pu constater que les communistes n'abandonnent rien de leur attitude immorale. Ils vont de lâché en lâché. Où s'arrêteront-ils ?

La distribution des tracts n'eut pas le plaisir aux deux gérants orthodoxes : Mathieu et Alaphilippe. Faut-il penser que leur conscience n'est pas tranquille et qu'ils sont tenus par la peur ou le remords ?

Le « Communiste » Alaphilippe appela l'agent de service et le somma de demander à Louise Heuchel si elle avait le permis de la préfecture pour distribuer des tracts.

L'agent dut s'exécuter et pria la camarade de le suivre au poste, après s'être assuré qu'elle n'avait pas ce permis en sa possession.

Contrairement lui a été dressée pour cette infraction à la loi, sur la dénonciation de Alaphilippe.

Au même instant les communistes distribuaient eux aussi des tracts où ils répandaient leurs mensonges et leurs calomnies contre nous. Les agents étaient loin de penser au délit de la distribution. Il a fallu un communiste pour les rappeler au respect de la loi bourgeois qu'ils invoquent continuellement.

Et cela nous remet en souvenir un autre fait.

Dans les trois votes du cercle où ils furent battus, les communistes soulevèrent le cas de « contestation », pour n'avoir pas à se soumettre à ces votes qui les dépossédaient du pouvoir de direction.

Soulever le cas de « contestation » ! Pensez à l'énormité d'une telle felonie ? La contestation est le recours illégitime à la loi, à la justice bourgeoisie.

Dans une coopérative, comme dans toute organisation ouvrière, rien ne se fait en conformité expresse de la loi. Nous donnons à ces organismes un but social, nous leur assignons une fonction idéale dans la société de demain. Ce sont donc des institutions ouvrières où tout est conventionnel, est contractuel. Si une coopérative veut rester sous l'égide de la loi, elle ne doit pas sortir du cadre commercial.

Or les communistes ont signé avec nous, ces conventions contractuelles qui constituent la société elle-même. Ils en respectent les clauses tant qu'ils sont les maîtres et ils les « contestent » quand un vote les inférieure.

C'est un droit qu'accorde la loi à tout citoyen. Mais l'invoquer en tant que communiste et en point de vue communiste, c'est non seulement une énormité, c'est une « Trahison ».

Pour les communistes il n'y a désormais que la loi bourgeoisie qui compte. Nous savons qu'avec eux nous n'aurons plus à compter sur leur signature ni sur leur parole. Pour invoquer la loi ils souleveront toujours le cas de « contestation ».

Je tiens, sans me laisser entraîner à une poétique avec eux, à répondre, sur un point particulier, au tract injurieux et calomnieux qu'ils ont distribué hier.

Ils y déclarent que c'est le « Conseil d'administration » qui gère la société. Et, partout ils s'attribuent tous les mérites. Ils ne sont pas modestes les copains ! Je dois leur dire pourtant qu'ils en ont moins !

Pour gérer un restaurant il faut un gérant. Le bon sens veut que ce soit lui qui soit le gestionnaire de ce restaurant, puisque c'est lui qui en a la responsabilité, qui le dirige et le met en valeur. Or, la gestion d'un restaurant repose sur ces deux principes fondamentaux : « l'achat et la répartition ». Je ne saurais être démenti là-dessus.

Je pose donc ces deux questions à tous les communistes de la « Famille » : Qui achète ? qui répartit ? Le gérant va lui-même acheter aux halles. C'est lui-même qui assure la répartition. Le travail de l'entreprise n'est pas une mince affaire. Celui de la répartition non plus.

A quoi se borne donc le travail de l'administrateur ? Simplement à ceci : il vient de demander chaque huit ou quinze jours, les excédents aux gérants et ils les encasse.

L'administration se borne à l'emploi de ces fonds, qui n'implique pas que le conseil s'occupe, ni de loin ni de près, à la gestion des restaurants.

Dans un autre article nous préciserons mieux ce qu'est réellement la fonction des gérants, en donnant des résultats précis. Nous citerons des faits aussi pour confondre les communistes calomniateurs.

Pour aujourd'hui je pose aux fameux administrateurs cette simple question : « Que sont devenus les 12.000 francs de la synagogue ? » Dans quel hémisphère les a-t-on placés ?

G. VERDIER.

L'Œuvre internationale des Editions anarchistes

Le local que nous aménageons, 14, rue Petit, Paris (19^e) est sur le point d'être en état.

Il sera ouvert au public à partir du 1er juillet 1924.

C'est à cette adresse et au nom de Férandel que doit être envoyé tout ce qui concerne l'Œuvre internationale des Editions anarchistes et la Librairie internationale qui lui est adjointe.

Nos camarades trouveront dans cette librairie les livres et brochures — en diverses langues — que nous nous sommes déjà procurés.

Sous peu ils trouveront le meilleur choix d'ouvrages qui les puisse intéresser.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos amis que l'Œuvre internationale des Editions anarchistes a pris toutes dispositions utiles pour être en mesure de procéder, chaque mois, à l'édition d'un livre ou d'une brochure intéressant la propagande anarchiste.

Fin juillet, paraîtra *Au Café*, de Malatesta (préface de Luigi Fabri, traduction de Berloni).

Fin août, nous publierons le livre d'Achinoe sur *l'Histoire du Mouvement machiniste en Ukraine* (préface de Voline, traduction en français par Voline et Thérèse Blanchon).

Voici la liste des souscriptions dont le montant nous a été versé à la date du 20 juin 1924 :

Un Groupe de camarades français....	Fr. 10.000
Par los compaños españoles.....	5.200
Los compagni italiani di Parigi.....	2.500
Gruppe polonais (1er versement).....	500
Quelques amis juifs.....	1.500
Gruppe bulgare de Paris.....	800
Un nouvau de camarades russes.....	430
Gruppe G.A.R. Rotterdam.....	500
Los Incansables.....	1.125
Gruppe Bruno Filipe, Bruxelles.....	75
Charrat (2 dollars).....	36
Bridi (5 francs suisses).....	36
D. Faure, Montréal.....	100
Association des Groupes canadiens (500 dollars).....	9.850

De nombreuses et importantes souscriptions sont en voie d'acheminement. D'autres nous sont promises.

Cette abondance de souscriptions — dont quelques-unes sont très élevées — témoigne de l'accueil chaleureux que les anarchistes de toutes langues et de toutes nationalités font à l'œuvre de propagande dont nous avons pris l'initiative.

Nous avons conscience des devoirs que nous imposent des concours aussi ardents. Nous montrerons par la suite que tous nos efforts tendent à justifier la confiance qu'on veut bien mettre en nous.

Le Groupe International des Editions Anarchistes.

LEURS DIVIDENDES

ENSEVELIS VIVANTS

Londres, 1er juillet. — Un message d'Halifax annonce qu'une explosion s'est produite dans la mine de Stellarton.

On a pu remonter soixante-cinq mineurs, mais soixante-quatorze autres sont encore ensevelis au fond d'un puits. On les entend parler à travers les matériaux et les débris de toutes sortes entassés par l'explosion et on a l'espoir de les sauver.

ERASME PAR UN WAGON

Beauvais, 1er juillet. — En gare de Méru, l'employé pointeur Albert Champetier, âgé de 26 ans, en voulant monter dans le fourgon d'un train de marchandises qui n'était pas complètement arrêté, a roulé sous les routes du wagon. Les deux jambe sectionnées, il a été transporté d'urgence à l'hôpital de Beauvais où il n'a pas tardé à succomber.

MORTEL ACCIDENT DE TRAVAIL

Montluçon, 1er juillet. — Le couvreur Louis Bonnefond, âgé de 48 ans, travaillait à la réfection d'une toiture, lorsque, par suite d'un faux mouvement, il perdit l'équilibre et tomba sur le sol, d'une hauteur de quinze mètres. Grièvement blessé, le malheureux a succombé peu après.

ILLUSIONS PERDUES

Puis la pauvre fille demeura tout ému, comme si quelque grand événement se fût accompli. Lucien chez madame de Bargeron, c'était pour Eve l'aurore de la fortune. La sainte créature, elle ignorait que, là où l'ambition commence, les naissants sentiments cessent.

En arrivant dans la rue du Minage, les choses extérieures n'étonnèrent point Lucien. Ce Louvre tant agrandi par ses idées était une maison bâtie en pierre tendre particulière au pays, et dorée par le temps. L'aspect, assez triste sur la rue, était intérieurement fort simple : c'était la cour de province, froide et proprette ; une architecture sobre, quasi monastique, bien conservée.

Lucien monta par un vieil escalier à balustres de châtaignier dont les marches cessaient d'être en pierre à partir du premier étage. Après avoir traversé une antichambre mesquine, un grand salon peu éclairé, il trouva la souveraine dans un petit salon lambriqué de boiseries sculptées dans le goût du dernier siècle et peintes en gris. Le dessus des portes était en caméfeu. Un vieux damas rouge, maigrement accompagné, décorait les panneaux. Les meubles, de vieille forme, se cachaient péniblement sous des housses à carreaux rouges et blancs. Le poète aperçut madame de Bargeron assise sur un canapé à petit matelas piqueté, devant une table ronde couverte d'un tapis vert, éclairée par un lampadaire. La reine ne se leva point, elle se tortilla fort agréablement sur son siège, en souriant au poète, que ce trémoussement ser-

En lisant les autres...

Les vautours sur les charniers

Au sujet des scandales des Régions libérées, l'Ère nouvelle flagelle rudement les corbeaux et les carnassiers qui cherchent pâture parmi les ruines et les malheurs immenses de la guerre dernière.

Nous savons comment M. Reibel a détruit les intérêts du pays avec l'aide de précieux conseillers. Nous savons comment certains organismes, véritables Etats dans l'Etat, ont commandé rue Saint-Honoré pendant plusieurs mois. Nous montrerons le beau travail de ce ministre des Régions libérées parachève par les dernières mesures de M. Marin, le colistier de M. de Wendel. Nous savons à quel usage on a pu faire servir la chose publique, à la veille des élections pour la plus grande prospérité de certains industriels, qu'ils soient de la grosse ou de la petite métallurgie. Fussent-ils même sénateurs, nous irons les chercher sur leur banc ou derrière leurs pupitres où ils pensent se réfugier, pour leur arracher leur faux nez.

Et bien ! maintenant que le Cartel des Gauches est au pouvoir, qu'attend-il donc pour mettre tous ces gredins, ces charognards en accusation, et s'ils sont trop hâtivement placés, les déferler devant une Haute-Cour.

Le moment de faire rendre gorge à ces chevaliers d'industrie qui bâtent leur fortune sur des cadavres, est on ne peut mieux choisi.

Mais hélas ! nous attendrons vainement cette élémentaire justice des gens de gauche ou d'autrefois.

Les loups ne se dévorent pas entre eux, tant qu'il y a des moutons et de la chair fraîche où ils peuvent enfoncez leurs crocs.

Le plus coupable des deux

Dans le *Petit Journal*, André Billy établit le parallèle entre deux cas de séduction dont les résultats sont fort différents, puisque l'un des auteurs est assuré de l'impuissance et l'autre envoyé en prison.

Et je ne puis m'empêcher de faire la comparaison entre le cas de Pierre Molles et celui d'autre Don Juan au sujet duquel le maire d'une petite commune de Bourgogne m'écrivait hier jour une lettre pleine d'indignation. Ce Don Juan ne s'en était pas pris à l'argent de celle dont il s'était fait aimer, pour l'excuse de celle qu'elle en est fort dépourvue, la pauvreté, alors qu'il en a, lui, plein ses poches. Ce qu'il voulait d'elle, c'était autre chose... Elle a tout à tort de lui donner, comme les fiancées de Pierre Molles ont eu tort de lui confier leur argent... Cependant Pierre Molles sera poursuivi alors que l'autre Don Juan ne le sera pas, et pourtant, une fois obtenu ce qu'il convoitait, il s'est empressé de disparaitre, laissant la petite et l'enfant qu'elle a, vivre de la misère, de la sécheresse et de la mort. Ce qu'il a fait que la jeune mère ne trouvait plus à gagner, ce qu'il a fait pour qu'il se pitance... Voilà ce que m'a écrit, dans un mouvement de colère qui l'honneur, le maire d'une petite commune de Bourgogne. Voilà ce qui se répète tous les jours à des milliers d'exemplaires.

Ce qui prouve bien que la morale bourgeoisie est avant tout une morale d'argent. L'argent est sacré pour elle ; qui y touche est infame. Mais on peut séduire et abandonner une jeune fille avec un gosse sur les bras, faire des malheures, on demeure en règle avec la morale de la société. Il est grand temps que s'élaboré, que naîsse une morale prolétarienne, une morale du travail, pour succéder à celle de la bourgeoisie qui tombe en pourriture.

Le Gallifet des Gauches

Il y

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LA GREVE DE " RADIO-FRANCE "

Les requins de la finance ont accapare la T.S.F.

POLITIQUE ET MONOPOLE

Pendant la grève de nos camarades radiotélégraphistes, sous la signature de la F.P.U., nous avions publié un article intitulé « La T.S.F. au service de la finance », où nous dénoncions l'asservissement de la Compagnie Radio-France aux puissances d'argent.

M. Louis Deschamps régnant au secrétariat des P.T.T. on se souvient qu'une convention fut passée le 29 octobre 1920 entre l'Etat français d'une part, et la Compagnie Générale de T.S.F. de l'autre, convention qui céda à la Société Radio-France le monopole de la télégraphie sans fil.

On sait également qu'une demande d'interpellation a été déposée sur le bureau de la Chambre, au sujet de l'exploitation de ce monopole. En effet, sa mise en exploitation est illégale, puisque la convention d'octobre ratifiée par la Chambre, ne le fut pas par le Sénat.

Il nous revient que des Camarades, depuis le changement de la situation politique de notre pays, pensent qu'il est désormais inutile de nous décarcer plus longtemps à mener campagne contre la cessation de ce monopole. A les croire, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, la partie est gagnée. A notre avis, il n'est rien et nous avons de bonnes raisons pour ne pas partager leur optimisme. C'est pour ce motif que nous jugeons nécessaire de revenir encore sur cette question. En même temps que nous essaierons de leur démontrer qu'ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'à la, et que nous devons soutenir notre effort, nous aurons aussi l'occasion d'étudier l'organisation des capitalistes contre qui nous luttons et de mesurer leur puissance.

COMMENT ON TRUSTE

Tout d'abord, examinons comment est organisé le trust de la T.S.F. en France. La Compagnie Radio-France, à qui on a cédé ce monopole, n'est en réalité que la filiale de la Compagnie Générale de Télégraphie sans Fil. Cette dernière fut constituée le 5 février 1918, au capital de 62.500.000 francs. Elle a pour objet l'installation et l'exploitation de la télégraphie et de la téléphonie sans fil, ainsi que de la télémécanique.

L'affaire fut lancée par la Banque de Paris et des Pays-Bas et par la Banque J. Gunzburg et Cie. Une partie du capital investi a été souscrit par la Marconi Wireless Telegraph Co Ltd, dont le président, sir Godfrey-Charles Isaacs, représente les intérêts au conseil d'administration. La preuve est ainsi faite que la Compagnie Générale de T.S.F. n'est elle-même qu'une succursale de la Marconi.

Par la suite, la Compagnie Générale créa trois filiales : la Compagnie Radio-France (constituée le 27 juillet 1921, au capital de 60.000.000 de fr.), la Société Française de Radio-Electrique (capital social 12.000.000 de francs), et la Société Radio-Maritime (constituée le 24 avril 1919, au capital de 7.000.000 de fr.). Naturellement ces affaires furent montées par la Banque de Paris et des Pays-Bas et par la banque J. Gunzburg & Co.

Les principaux membres du conseil d'administration de la Compagnie Générale de T.S.F., comme MM. Bouquet, Girardeau, Piétri, Gunzburg, etc., figurent aussi sur la liste des membres de chacun des conseils d'administration de ses filiales. C'est ainsi, par exemple, que M. Girardeau, administrateur-délégué de la Compagnie Générale, est administrateur-directeur de la Compagnie Radio-France et administrateur-délégué de la Société Française Radio-Electrique.

En passant, notons que M. Jules Cambon, président du conseil d'administration de Radio-France, vice-président du conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas, est président de la Standard Oil Franco-Américaine, succursale du trust américain des pôles. De ce fait, dans ce cas, la R.A.C.-Corporation, la Compagnie de T.S.F. d'Amérique, est associée à la Marconi dans le Comité international de la T.S.F., comme nous le verrons tout à l'heure.

A côté de Radio-France, la Société Française Radio-Electrique a pour objet l'étude, la fabrication et la vente d'appareils de télégraphie ou de téléphonie. Celui de la Radio-Maritime est la vente, la location, l'installation, l'entretien et l'exploitation de tous les appareils de T.S.F., soit à bord des navires, soit dans les postes fixes à terre.

On aperçoit tout de suite le mécanisme de ce trust, qui appartient à l'espèce de ceux qu'on est convenu d'appeler trusts vérificaux. C'est la Radio-Electrique qui fabrique et fournit le matériel utilisé par les autres compagnies. Dernièrement, la Compagnie Radio-France prélevait une somme importante sur ses bénéfices pour renouvellement et amortissement de son matériel. Ce renouvellement consistait en l'achat, à la Société Radio-Electrique, d'un quatrième transformateur du prix de 1.000.000 de fr. Il est clair que cette acquisition, dont s'est augmenté l'actif de Radio-France, sera aussi une source de bénéfices pour la société soeur Radio-Electrique, c'est-à-dire pour l'ensemble du trust.

BÉNÉFICES SCANDALEUX

La situation de celui-ci est d'ailleurs des plus prospères, l'exploitation de la T.S.F. s'avère comme un vrai placement de père de famille pour les financiers qui ont voulu s'assurer le contrôle des informations. L'exercice 1923 se solde, en effet, pour le trust français, par un bénéfice brut de 15 à 16.000.000 de francs ; c'est le chiffre qui ressort de l'examen des bilans des quatre principales firmes qui le composent.

En voici le détail :

Pour la Compagnie Générale de Télégraphie sans fil, l'exercice 1923 se traduit par un bénéfice brut de 7.494.526 francs, et déduction faite des frais d'exploitation, par un bénéfice net de 5.447.000 francs.

Pour la Société Française Radio-Electri-

Les grèves

Ghez les Poseurs. — Mettant en application les décisions de la 13^e région et du S.U.B., la section des plombiers poseurs a entamé l'action pour le cahier de revendications.

Reprisant leur combat de l'an dernier qui avait apporté une large part de satisfaction, ils sont entrés en grève depuis le 26 mai et, depuis cette date, c'est 95 p. 100 de la corporation qui a quitté maisons, dépots et chantiers.

Les « Grosses Bottes » ont déjà prouvé maintes fois qu'ils sont fermement décidés lorsqu'ils engagent un mouvement et réclament un rajustement de leurs salaires.

Depuis plus de vingt ans, leurs luttes furent nombreuses et apportèrent toujours des résultats ; ils y montrèrent leur conscience de classe et aujourd'hui comme hier ils savent faire face à la situation qui leur était faite par entrepreneurs et administrateurs du département.

La victoire, qui ne saurait tarder grâce à la solidarité ouvrière, des poseurs si proches des terrassiers et des plombiers, aura une grosse répercussion sur les conditions de toutes les corporations de notre industrie. Complétant les avantages obtenus par les fourniers et les carreleurs-façenciers, s'appuyant davantage sur le cahier régional et corporation plus nombreuse, ce sera un indice heureux pour toute la 13^e région.

Réunion du Comité de grève, à 14 heures, Réunion des grévistes, à 15 heures.

Le Comité de grève.

Dans le Polissage Nickelage. (A la maison Cochemez.) — On faisait dans cette maison 51 heures par semaine. Les ouvriers ayant demandé l'application de la loi de huit heures, ont accordé aux patrons un délai pour l'application. Le délai fini, les patrons par l'intermédiaire du nommé Divivieux, contremaître de son état, refusèrent ce qui avait été promis. Tous les ouvriers demandèrent alors leur compte et quittèrent la maison. Nous invitions les camarades polisseurs nickeliers à ne pas se présenter à l'embauche, ils démontrent ainsi que la solidarité a toujours existé dans la corporation.

Le Bureau des Métaux.

Au service de la Sellerie. (A la Maison Mors-Citroën.) — Un contremaître avait refusé de mettre en application les ordres de la direction. A savoir : heures supplémentaires et diminution des prix, amenant l'augmentation de la production pour le plus grand profit de Mors-Citroën. Le contremaître fut licencié après discussion avec le nommé Notz, contremaître à la finition, plat valet de la maison et d'une incapacité notoire, qui osa imposer aux serfs de son service, jusqu'à 70 heures par semaine.

Devant ce fait, les ouvriers selliers ont tous demandé leur compte. Prière aux camarades de la corporation de ne pas se présenter à l'embauche. Qu'ils se souviennent de la dernière grève où le grand philanthrope Citroën remporta une victoire à la Pyrrhus du fait de la désorganisation de tous ses services.

Les Bureaux Des Métaux et Voiture-Aviation.

CHEZ LES COIFFEURS

Pauvres gens !..

Comment qualifier autrement les communautés orthodoxes qui depuis quatre ans dirigent notre Syndicat ?

Ayant appelé les ouvriers coiffeurs dans un meeting jeudi dernier pour des questions corporatives, 2.000 camarades répondirent à leur appel. Il y avait longtemps que la salle Ferrer n'avait vu autant d'ouvriers coiffeurs, pour la plupart non syndiqués. Les anciens syndiqués, les confédérés s'entendent traités d'ignorants, de larbins, de lâches, par des syndiqués d'hier. L'assemblée répondit à ces insultes par un silence méprisant.

Un des apôtres de l'emprise politique, voulut, au mépris de l'ordre du jour, causer politiquement et parler du Bloc des gauches, de Millerand et de cuisine parlementaire. Ce fut alors un beau chahut. L'assemblée se cabra et manifesta son mécontentement, l'orateur dut abréger et terminer après avoir fait sauver un tiers des auditeurs.

L'exposé de ces orateurs tougueux en faveur de la « grève tampon » provoqua la stupeur et l'étonnement de pas mal d'ouvriers. Par quelle aberration, par quel miracle, ces hommes qui, en 1920, n'avaient pas assez d'issues contre les réformistes qui osaient proposer cette grève tampon, la reprirent-ils en 1924 à leur compte ?

Comprenez qui pourra, mais quelle volte-face ? Que de chemin parcouru depuis quatre ans pour arriver à adorer aujourd'hui ce qu'on a brûlé hier. Il est vrai que trois de ces foudres d'éloquence sont fonctionnaires permanents et cela explique bien des variations.

Ce n'est pas tout. Après avoir promis publiquement que la parole serait donnée aux ouvriers qui auraient quelque chose à dire, ils eurent l'audace de la refuser à trois travailleurs, ce qui amena de violentes protestations. L'ordre du jour fut voté dans le bruit.

Que diraient nos orthodoxes si les minorités, suivant leur exemple, les empêchaient à l'avenir de se faire entendre ? Ont-ils réfléchi à cela ces pauvres malheureux, aveuglés par leur haine politique ?

En conclusion, les politiciens de gauche ont remplacé ceux de droite au pris d'une scission dont sont victimes tous les ouvriers. Mais la méthode est toujours la même : faire un semblant d'action corporative quand les ouvriers les y obligent. Le but reste le même : se maintenir à la tête de l'organisation par tous les moyens et pour servir une secte politique.

Quand donc les ouvriers coiffeurs seront-ils assez clairvoyants pour fuir à la tribune ces fonctionnaires permanents qui abusent parce qu'ils vivent du syndicalisme comme les prêtres vivent de la religion. Sus aux mercantis du syndicalisme...

Gustave TIXIER, Des Coiffeurs de Paris.

NOTA. — Merci aux camarades de toutes opinions qui ont été assez courageux pour protester contre les procédés de ces gens qui se prétendent communistes. — G.T.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire
16-18, rue Paul-Lelong, Paris

Communiqués syndicaux

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la C.E., ce soir mercredi, à 20 h. 30, au siège.

Bâtiment (13^e région). — Grande réunion de main à Vaires et les environs, place de la Gare, à Vaires, à 16 heures.

Bâtiment (13^e région). — Les conseils syndicaux de la Seine se réunissent demain jeudi, salle Henri-Perrault, à 20 h. 30, la Commission exécutive de la région demande à tous les conseillers d'y assister, vu le gros travail qu'il y a à accomplir.

Comité inter syndical d'Asnières. — Nécrologie. — Douloureusement ému à la nouvelle de la mort de la femme de notre camarade Bonvalot, nous le prions, en cette pénible circonstance, de bien vouloir trouver ici l'expression de nos fraternelles condoléances.

Charcutiers, Salaisonniers. — Dimanche prochain, balade à Montgeron et forêt de Sérent. Départs de Paris-Gare de Lyon à 8 h. 38, 9 h. 16, 9 h. 27, 10 h. 45, 13 h. 20, 14 h. 09, 15 h. 32.

Réception à la gare : promenade en forêt, jeux ; à 18 h. 30, apéritif offert par notre organisation : à 19 heures, dîner, après le dessert concert vocal ; retour à 22 h. 18 et 23 h. 22.

Prise de la carte, 13 francs/voyage compris. Places limitées. Adhésions reçues par Levallé, 20, rue Boyer.

Métaux (Bronze). — Réunion du Conseil ce soir, à 19 heures, bureau des Métaux, 2^e étage de la Bourse.

Ordre du jour : Recette du mois.

Il est rappelé que tous doivent être présents.

Syndicat autonome des Métallurgistes. — Le trésorier est prié de venir à la permanence aujourd'hui mercredi, à 20 h. 30, pour règlement.

Stucateurs. — Réunion du Conseil, jeudi 3 juillet, à 17 h. 30, rue Cambonne, 13.

Fédération des Jeunesse syndicalistes. — Les Jeunesse sont invités à ne rien organiser pour dimanche prochain, la Fédération faisant une grande balade à Lozère. Les indications paraissent samedi et dimanche.

Jeunesse syndicaliste du Livre. — Réunion de formation et de propagande vendredi 4 juillet, à 20 h. 30, salle des Commissions, 3^e étage, Bourse du Travail.

Demain, nous publierons un appel.

Jeunesse syndicaliste des 4^e et 12^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, à la maison des Syndiqués, 2, rue Saint-Bernard.

Nous invitons tous ceux qui voudront coopérer à une besogne que nous allons entreprendre.

Le secrétaire ou un délégué du Comité inter syndical est prié d'être présent à notre réunion.

Jeunesse syndicaliste du 18^e. — Ce soir mercredi à 20 h. 30, rue Hermel, 39, grande causerie par le camarade Gaby, sur « les Anarchistes et la Femme ». Les sympathisants sont invités.

Jeunesse syndicaliste de Clichy. — Ce soir, 30, rue de Paris, à 20 h. 30, conférence par Marcel Lhomme.

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion de la Commission de travail, vendredi 4 juillet, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, salle des Travaux, premier étage.

Etude sur les Comités d'usine (suite).

DANS LE S.U.B.

PERMANENCE PRUD'HOMALE. — Ce soir, de 13 heures à 19 heures, bureau 13, 4^e étage.

CARRELEURS - FAIENCIERS. — Assemblée générale extraordinaire ce jour, 2 juillet, à 17 h. 30, salle Henri-Perrault, Bourse du Travail. La présence de tous est indispensable.

CHARPENTIERS EN FER DES 14^e, 15^e ET 16^e. — Réunion ce soir mercredi, à 18 heures, maison Communale, 18, rue Cambonne.

PEINTRES. — Syndiqués ou non, n'oubliez pas de venir chercher des tracts, afin de les distribuer, ce qui contribuera à la réussite de notre meeting du 17 juillet pour notre mouvement de revendications.

Permanence tous les jours, de 9 heures à 19 heures, bureau 4, 4^e étage, Bourse du Travail.

A LOS ESPAGNOLES RESIDENTES EN PARIS. — Con el fin de continuar la discusión de la reunión del Domingo, se invita a todos los militantes y simpatizantes de la Confederación Nacional del Trabajo de España a la reunión que tendrá lugar el miércoles 2 de los corrientes a las 8 1/2 de la noche en el local de la Unión de Sindicatos, avenue Mathurin-Moreau, 8 (place du Combat).

— NOTE. — Le Cain est prié de passer d'urgence, ce soir, au bureau.

Aux Charpentiers en fer

Paris et Banlieue

Groupe libertaire des 8^e et 9^e. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion au bar des Trois-Portes, rue Saint-Lazare, 43. Lyauté est particulièrement convocé.

Groupe libertaire de Pantin-Aubervilliers. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion au local habituel.

Province

Groupe de Béziers (convocation reçue mardi). — Tous les camarades et amis sont priés insidemment de venir à la réunion du Groupe qui aura lieu aujourd'hui, à 20 h. 30, café des Acacias, 51, rue Victor-Hugo.

Des décisions importantes devant être prises, chacun a le devoir d'apporter son concours.

Communications diverses